This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Heath's Modern Language Series

DAUDET'S

Trois Contes Choisis

EducT
IG1C
855.452.2

SANDERSON

D. C. HEATH & CO.

BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON

EducT 1616.855.452.2

Harvard College Library

FROM

Prof. G. L. Kittredge

Frances G. Kittredge
Miss Ingols School
Oct. 1. 1900

3 2044 102 773 751

ALPHONSE DAUDET.

Heath's Modern Language Series

TROIS CONTES CHOISIS

PAR

A. DAUDET

WITH NOTES BY

R. SANDERSON
ASST. PROFESSOR OF FRENCH IN HARVARD UNIVERSITY

BOSTON, U.S.A.
D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS
1899

Educ T 1616.855.452.2

HARVARD COLLEGE
APR 11 1932
LIBRARY

Prof. J. L. Kittredge

COPYRIGHT, 1891,
BY R. SANDERSON.

TYPOGRAPHY BY J. S. CUSHING & CO., BOSTON, U.S.A.

PRESSWORK BY BERWICK & SMITH, BOSTON, U.S.A.

INTRODUCTION.

"L'art tout entier, c'est d'instruire et de plaire."

ABUNDANCE of language material, variety of expression, vividness of description, grace and simplicity of style, — such are the leading features to be found in these stories of Daudet; and they certainly contain, for the student of the French of to-day, the two requisites mentioned in the opening line, — instruction and pleasure.

LE SIÈGE DE BERLIN.

Nous remontions l'avenue des Champs-Élysées avec le docteur V. . . ., demandant aux murs troués d'obus,[1] aux trottoirs défoncés par la mitraille, l'histoire de Paris assiégé,[2] lorsqu'un peu avant d'arriver au rond-point de l'Etoile,[3] le docteur s'arrêta, et me montrant une de ces grandes maisons de coin si pompeusement groupées autour de l'Arc de Triomphe :

"Voyez-vous, me dit-il, ces quatre fenêtres fermées là-haut sur ce balcon? Dans les premiers jours du mois d'août, ce terrible mois d'août de l'an soixante-dix,[4] si lourd d'orages et de désastres, je fus appelé là pour un cas d'apoplexie foudroyante.[5] C'était chez le colonel Jouve, un cuirassier du premier Empire,[6] vieil entêté[7] de gloire et de patriotisme, qui dès le début de la guerre était venu se loger aux Champs-Élysées, dans un appartement à balcon. . . . Devinez pourquoi? Pour assister[8] à la rentrée triomphale de nos troupes. . . . Pauvre vieux! La nouvelle de Wissembourg[9] lui arriva comme il sortait de table. En lisant le nom de Napoléon[10] au bas de ce bulletin de défaite, il était tombé froudroyé.

"Je trouvai l'ancien[11] cuirassier étendu de tout son long sur le tapis de la chambre, la face sanglante[12] et inerte comme s'il[13] avait reçu un coup de massue sur la tête. Debout, il devait être très grand; couché, il avait l'air immense. De beaux traits, des dents superbes, une toison[14] de cheveux blancs tout frisés, quatre-vingts ans qui en paraissaient soixante. . . . Près

de lui sa petite-fille à genoux et toute en larmes. Elle lui ressemblait. A les voir l'un à côté de l'autre, on eût dit deux belles médailles grecques frappées à la même empreinte, seulement l'une antique, terreuse, un peu effacée sur les contours, l'autre resplendissante et nette, dans tout l'éclat et le velouté de l'empreinte nouvelle.

"La douleur de cette enfant me toucha. Fille, et petite-fille de soldat, elle avait son père à l'État-Major de Mac-Mahon,[1] et l'image de ce grand vieillard étendu devant elle évoquait dans son esprit une autre image non moins terrible. Je la rassurai de mon mieux ; mais, au fond,[2] je gardais peu d'espoir. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère.[3] Pendant trois jours, en effet, le malade resta dans le même état d'immobilité et de stupeur. . . . Sur ces entrefaites, la nouvelle de Reischoffen[4] arriva à Paris. Vous vous rappelez de quelle étrange façon. Jusqu'au soir, nous crûmes tous à une grande victoire, vingt mille Prussiens tués, le prince royal prisonnier. . . . Je ne sais par quel miracle, quel courant magnétique, un écho de cette joie nationale alla chercher notre pauvre sourd-muet jusque dans les limbes[5] de sa paralysie ; toujours est-il que[6] ce soir-là en m'approchant de son lit, je ne trouvai plus le même homme. L'œil était presque clair, la langue moins lourde. Il eut la force de me sourire et bégaya deux fois :

"Vic . . . toi . . . re !

— Oui, colonel, grande victoire ! . . .

"Et à mesure que je lui donnais des détails sur le beau succès de Mac-Mahon, je voyais ses traits se détendre, sa figure s'éclairer.

"Quand je sortis, la jeune fille m'attendait, pâle et debout devant la porte. Elle sanglotait.

" Mais il est sauvé ! " lui dis-je en lui prenant les mains.

" La malheureuse enfant eut à peine le courage de me répondre. On venait d'afficher le vrai Reichshoffen, Mac-Mahon en fuite, toute l'armée écrasée. . . . Nous nous regardâmes consternés. Elle se désolait en pensant à son père. Moi, je tremblais en pensant au vieux. Bien sûr, il ne résisterait pas à cette nouvelle secousse. . . . Et cependant comment faire ! . . . Lui laisser sa joie, les illusions qui l'avaient fait revivre ? . . . Mais alors il fallait mentir. . . .

" Eh bien, je mentirai ! " me dit l'héroïque fille en essuyant vite ses larmes, et, toute rayonnante, elle rentra dans la chambre de son grand-père.

" C'était une rude tâche qu'elle avait prise là. Les premiers jours on s'en tira encore.[1] Le bonhomme avait la tête faible et se laissait tromper comme un enfant. Mais avec la santé ses idées se firent plus nettes. Il fallut le tenir au courant du mouvement des armées, lui rédiger des bulletins militaires. Il y avait pitié vraiment à voir cette belle enfant penchée nuit et jour sur sa carte d'Allemagne, piquant de petits drapeaux,[2] s'efforçant de combiner toute une campagne glorieuse ; Bazaine[3] sur Berlin, Frossard[4] en Bavière, Mac-Mahon sur la Baltique. Pour tout cela elle me demandait conseil, et je l'aidais autant que je pouvais ; mais c'est le grand-père surtout qui nous servait dans cette invasion imaginaire. Il avait conquis l'Allemagne tant de fois sous le premier Empire ! Il savait tous les coups[5] d'avance : " Maintenant voilà où ils vont aller. . . . Voilà ce qu'on va faire . . ." et ses prévisions se réalisaient toujours, ce qui ne manquait pas de le rendre très fier.

" Malheureusement nous avions beau prendre des villes, gagner des batailles, nous n'allions jamais assez vite pour lui. Il était insatiable, ce vieux ! . . . Chaque jour, en arrivant, j'apprenais un nouveau fait d'armes :

" Docteur, nous avons pris Mayence," me disait la jeune fille en venant au-devant de moi avec un sourire navré, et j'entendais à travers la porte une voix joyeuse qui me criait :

" Ça marche ! ça marche ![1] . . . Dans huit jours nous entrerons à Berlin."

" A ce moment-là les Prussiens n'étaient plus qu'à huit jours[2] de Paris. . . . Nous nous demandâmes d'abord s'il ne valait pas mieux le transporter en province[3] ; mais, sitôt dehors,[4] l'état de la France lui aurait tout appris, et je le trouvais encore trop faible, trop engourdi de sa grande secousse pour lui laisser connaître la vérité. On se décida donc à rester.

" Le premier jour de l'investissement,[5] je montai chez eux — je me souviens — très ému, avec cette angoisse au cœur que nous donnait à tous les portes de Paris fermées, la bataille sous les murs, nos banlieues devenues frontières. Je trouvai le bonhomme jubilant et fier :

" Eh bien, me dit-il, le voilà donc commencé ce siège !

" Je le regardai stupéfait :

" Comment, colonel, vous savez ? " . . .

" Sa petite-fille se tourna vers moi :

" Eh ! oui, docteur. . . . C'est la grande nouvelle. . . . Le siège de Berlin est commencé."

" Elle disait cela en tirant son aiguille, d'un petit air si tranquille. . . . Comment se serait-il douté de[6] quelque chose ! Le canon des forts, il ne pouvait pas l'entendre. Ce malheureux Paris, sinistre et bouleversé, il ne pouvait pas le voir. Ce qu'il apercevait de son lit, c'était un pan de l'Arc de Triomphe, et, dans sa chambre, autour de lui, tout un bric-à-brac du premier Empire bien fait pour entretenir ses illusions. Des portraits de maréchaux, des gravures de batailles, le roi de Rome[7] en robe de baby ; puis de grandes consoles toutes raides, ornées

de cuivres à trophées, chargées de reliques impériales, des médailles, des bronzes, un rocher de Sainte-Hélène sous globe,[1] des miniatures représentant le même dame frisottée, en tenue de bal, en robe jaune, des manches à gigots[2] et des yeux clairs, — et tout cela, les consoles, le roi de Rome, les maréchaux, les dames jaunes, avec la taille montante, la ceinture haute, cette raideur engoncée qui était la grâce de 1806.[3] ... Brave colonel ! c'est cette atmosphère de victoires et de conquêtes, encore plus que tout ce que nous pouvions lui dire, qui le faisait croire si naïvement au siège de Berlin.

"A partir de ce jour, nos opérations militaires se trouvèrent bien simplifiées. Prendre Berlin, ce n'était plus qu'une affaire de patience. De temps en temps, quand le vieux s'ennuyait trop, on lui lisait une lettre de son fils, lettre imaginaire bien entendu, puisque rien n'entrait plus dans Paris, et que, depuis Sedan,[4] l'aide-de-camp de Mac-Mahon avait été dirigé sur une forteresse d'Allemagne. Vous figurez-vous le désespoir de cette pauvre enfant sans nouvelle de son père, le sachant prisonnier, privé de tout, malade peut-être, et obligée de le faire parler dans des lettres joyeuses, un peu courtes, comme pouvait en écrire un soldat en campagne, allant toujours en avant dans le pays conquis? Quelquefois la force lui manquait; on restait des semaines sans nouvelles. Mais le vieux s'inquiétait, ne dormait plus. Alors vite arrivait une lettre d'Allemagne qu'elle venait lui lire gaiement près de son lit, en retenant ses larmes. Le colonel écoutait religieusement, souriait d'un air entendu,[5] approuvait, critiquait, nous expliquait les passages un peu troubles.[6] Mais où il était beau surtout, c'est dans les réponses qu'il envoyait à son fils : "N'oublie jamais que tu es Français, lui disait-il. ... Sois généreux pour ces pauvres gens. Ne leur fais pas l'invasion trop lourde."[7] ... Et c'étaient des re-

commandations à n'en plus finir, d'adorables prêchi-prêcha[1] sur le respect des propriétés, la politesse qu'on doit aux dames, un vrai code d'honneur militaire à l'usage des conquérants. Il y mêlait aussi quelques considérations générales sur la politique, les conditions de la paix à imposer aux vaincus. Là-dessus, je dois le dire, il n'était pas exigeant :

— " L'indemnité[2] de guerre, et rien de plus. . . . A quoi bon leur prendre des provinces ? . . . Est-ce qu'on peut faire de la France avec de l'Allemagne ? " . . .

" Il dictait cela d'une voix ferme, et l'on sentait tant de candeur dans ses paroles, une si belle foi patriotique, qu'il était impossible de ne pas être ému en l'écoutant.

" Pendant ce temps-là, le siège avançait toujours, pas celui de Berlin, hélas ! . . . C'était le moment du grand froid, du bombardement, des épidémies, de la famine. Mais, grâce à nos soins, à nos efforts, à l'infatigable tendresse qui se multipliait autour de lui, la sérénité du vieillard ne fut pas un instant troublée. Jusqu'au bout je pus lui avoir du pain blanc, de la viande fraîche. Il n'y en avait que pour lui, par exemple[3] ; et vous ne pouvez rien imaginer de plus touchant que ces déjeuners de grand-père, si innocemment égoïstes, — le vieux sur son lit, frais et riant, la serviette au menton, près de lui sa petite-fille, un peu pâlie par les privations, guidant ses mains, le faisant boire, l'aidant à manger toutes ces bonnes choses défendues.[4] Alors animé par le repas, dans le bien-être de sa chambre chaude, la bise d'hiver au dehors, cette neige qui tourbillonnait à ses fenêtres, l'ancien cuirassier se rappelait ses campagnes dans le Nord, et nous racontait pour la centième fois cette sinistre retraite de Russie[5] où l'on n'avait à manger que du biscuit gelé et de la viande de cheval.

— " Comprends-tu cela, petite ? Nous mangions du cheval ! "

"Je crois bien[1] qu'elle le comprenait! Depuis deux mois, elle ne mangeait pas autre chose. . . . De jour en jour cependant, à mesure que la convalescence approchait, notre tâche autour du malade devenait plus difficile. Cet engourdissement de tous ses sens, de tous ses membres, qui nous avait si bien servis jusqu'alors, commençait à se dissiper. Deux ou trois fois déjà, les terribles bordées de la porte Maillot[2] l'avaient fait bondir, l'oreille dressée comme un chien de chasse; on fut obligé d'inventer une dernière victoire de Bazaine sous Berlin, et des salves tirées en cet honneur aux Invalides.[3] Un autre jour qu'on avait poussé son lit près de la fenêtre, — c'était, je crois, le jeudi de Buzenval,[4] — il vit très-bien des gardes nationaux[5] qui se massaient sur l'avenue de la Grande-Armée.

"Qu'est-ce que c'est donc que ces troupes-là?" demanda le bonhomme, et nous l'entendions grommeler entre ses dents :

"Mauvaise tenue! mauvaise tenue[6]!"

"Il n'en fut pas autre chose[7]; mais nous comprîmes que dorénavant, il fallait prendre de grandes précautions. Malheureusement on n'en prit pas assez.

"Un soir, comme j'arrivais, l'enfant vint à moi toute troublée :

— "C'est demain qu'ils entrent," me dit-elle.

"La chambre du grand-père était-elle ouverte? Le fait est que depuis, en y songeant, je me suis rappelé qu'il avait, ce soir-là, une physionomie extraordinaire. Il est probable qu'il nous avait entendus. Seulement nous parlions des Prussiens, nous; et le bonhomme pensait aux Français, à cette entrée triomphale qu'il attendait depuis si longtemps, — Mac-Mahon descendant l'avenue dans les fleurs, dans les fanfares, son fils à côté du maréchal, et lui, le vieux, sur son balcon, en grande tenue comme à Lutzen,[8] saluant les drapeaux troués et les aigles[9] es de poudre. . . .

"Pauvre père Jouve ! Il s'était sans doute imaginé qu'on voulait l'empêcher d'assister à ce défilé de nos troupes, pour lui éviter une trop grande émotion. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne[1] ; mais le lendemain, à l'heure même[2] où les bataillons prussiens s'engageaient timidement sur la longue voie qui mène de la porte Maillot aux Tuileries,[3] la fenêtre de là-haut s'ouvrit doucement, et le colonel parut sur le balcon avec son casque, sa grande latte, toute sa vieille défroque glorieuse d'ancien cuirassier de Milhaud.[4] Je me demande encore quel effort de volonté, quel sursaut de vie l'avait ainsi mis sur pied et harnaché.[5] Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il était là, debout derrière la rampe, s'étonnant de trouver les avenues si larges, si muettes, les persiennes des maisons fermées, Paris sinistre comme un grand lazaret, partout des drapeaux, mais si singuliers, tout blancs avec des croix rouges,[6] et personne pour aller au-devant de nos soldats.

"Un moment il put croire qu'il s'était trompé. . . .

"Mais non ! là-bas, derrière l'Arc de Triomphe, c'était un bruissement confus, une ligne noire qui s'avançait dans le jour levant. . . . Puis, peu à peu, les aiguilles des casques[7] brillèrent, les petits tambours d'Iéna[8] se mirent à battre, et sous l'arc de l'Étoile, rhythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres,[9] éclata la marche triomphale de Schubert.

"Alors, dans le silence morne de la place, on entendit un cri, un cri terrible : 'Aux armes ! . . . aux armes ! . . . les Prussiens !' Et les quatre uhlans[10] de l'avant-garde purent voir là-haut, sur le balcon, un grand vieillard chanceler en remuant les bras, et tomber raide.[11] Cette fois le colonel Jouve était bien mort."

LA DERNIÈRE CLASSE.

RÉCIT D'UN PETIT ALSACIEN.

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur[1] d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair !

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice.[2] Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes ; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches.[3] Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature ;[4] et je pensai sans m'arrêter :

" Qu'est-ce qu'il y a encore ? "

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

— " Ne te dépêche pas tant, petit ; tu y arriveras toujours assez tôt, à ton école ! "

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait[1] un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

" Un peu de silence ! "

Je comptais sur tout ce train[2] pour gagner mon banc sans être vu ; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme au matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leur place, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge, et si j'avais peur !

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

" Va vite à ta place, mon petit Frantz ; nous allions commencer sans toi."

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix.[4] Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, les gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste ; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé au bords qu'il tenait grand

ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et, de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

" Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fais la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les écoles de l'Alsace et de la Lorraine.[1] . . . Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs."

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables,[2] voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie :

Ma dernière leçon de français !

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! Comme je m'en voulais[3] maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ![4] Mes livres que tout à l'heure encore[5] je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte, me semblaient de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus souvent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait.

J'en étais là de mes réflexions,[6] quand j'entendis appeler mon

nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes,[1] bien haut, bien clair, sans une faute ! mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

" Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni. Voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit : Bah ! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive. . . . Ah ! ç'a été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire : Comment ! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue ! . . . Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous[2] notre bonne part de reproches à nous faire.

" Vos parents n'ont pas assez tenu à[3] vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous envoyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même, n'ai-je rien à me reprocher ? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler ? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est ce que je me gênais pour vous donner congé ?[4] . . ."

Alors, d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide, qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison.* Puis il prit une grammaire et nous lut notre

* " S'il tient sa langue, — il tient la clé qui de ses chaînes le délivre."
F. MISTRAL.[5]

leçon. J'étais étonné de voir comme[1] je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté et que lui non plus[2] n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans le tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde[3] : *France, Alsace, France, Alsace.* Cela faisait comme de petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence ! On n'entendait que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannetons entrèrent ; mais personne n'y fit attention, pas même les tous petits, qui s'appliquaient à tracer leurs *bâtons*[4] avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français.... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant :

" Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi ? "

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant[5] les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école. . . . Pensez ! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage ; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-

dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe[1] jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent le BA BE BI BO BU. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait, lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai, de cette dernière classe. . . .

Tout-à-coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus.[2] Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres. . . . M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

" Mes amis, dit-il, mes amis, je . . . je . . ."

Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

" VIVE LA FRANCE ! "

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

" C'est fini . . . allez-vous-en."

LA MULE DU PAPE.[1]

De tous les jolis dictons, proverbes ou adages dont nos paysans de Provence passementent[2] leurs discours, je n'en sais pas un plus pittoresque ni plus singulier que celui-ci. A quinze lieues autour de mon moulin, quand on parle d'un homme rancunier, vindicatif, on dit : " Cet homme là, méfiez-vous ! . . . Il est comme la mule du pape, qui garde sept ans son coup de pied."

J'ai cherché bien longtemps d'où ce proverbe pouvait venir, ce que c'était que cette mule papale et ce coup de pied gardé pendant sept ans. Personne ici n'a pu me renseigner à ce sujet, pas même Francet Mamaï, mon joueur de fifre, qui connaît pourtant son légendaire provençal sur le bout du doigt. Francet pense, comme moi, qu'il y a là-dessous quelque ancienne chronique du pays d'Avignon ; mais il n'en a jamais entendu parler autrement que par le proverbe. . . . " Vous ne trouverez cela qu'à la bibliothèque des Cigales," m'a dit le vieux fifre en riant. L'idée m'a paru bonne, et, comme la bibliothèque des Cigales est à ma porte, je suis allé m'y enfermer pendant huit jours.

C'est une bibliothèque merveilleuse, admirablement montée,[3] ouverte aux poètes jour et nuit et desservie par de petits bibliothécaires à cymbales qui vous font de la musique tout le temps. J'ai passé là quelques journées délicieuses, et, après une semaine de recherches — sur le dos — j'ai fini par découvrir

ce que je voulais, c'est-à-dire l'histoire de ma mule et de ce fameux coup de pied gardé pendant sept ans. Le conte en est joli quoique un peu naïf, et je vais essayer de vous le dire tel que je l'ai lu hier matin dans un manuscrit couleur du temps,[1] qui sentait bon la lavande sèche et avait de grands fils de la Vierge pour sinets.[2]

Qui n'a pas vu Avignon du temps des Papes,[3] n'a rien vu. Pour la gaieté, la vie, l'animation, le train des fêtes, jamais une ville pareille. C'était du matin au soir des processions, des pèlerinages, les rues jonchées de fleurs, tapissées de hautes lices,[4] des arrivages de cardinaux par le Rhône, bannières au vent, galères pavoisées, les soldats du Pape qui chantaient du latin sur les places, les crécelles des frères quêteurs[5]; puis, du haut en bas des maisons qui se pressaient en bourdonnant[6] autour du grand palais papal comme des abeilles autour de leur ruche, c'était encore le tictac des métiers à dentelles, le va-et-vient des navettes tissant l'or des chasubles, les petits marteaux des ciseleurs de burette, les tables d'harmonie qu'on ajustait chez les luthiers, les cantiques des ourdisseuses; — par là-dessus le bruit des cloches, et toujours quelques tambourins qu'on entendait ronfler, là-bas, du côté du pont. Car chez nous, quand le peuple est content, il faut qu'il danse, il faut qu'il danse; et comme en ce temps-là les rues de la ville étaient trop étroites pour la farandole, fifres et tambourins se postaient sur le pont d'Avignon,[7] au vent frais du Rhône, et jour et nuit l'on y dansait, l'on y dansait. . . . Ah! l'heureux temps! l'heureuse ville! Des hallebardes qui ne coupaient pas; des prisons d'État où l'on mettait le vin à rafraîchir. Jamais de disette, jamais de guerre! Voilà comment les Papes du Comtat[8] savaient gouverner leur peuple; voilà pourquoi leur peuple les a tant regrettés!

Il y en a un surtout, un bon vieux, qu'on appelait Boniface. ... Oh ! celui-là, que de larmes on a versées en Avignon[1] quand il est mort. C'était un prince si aimable, si avenant ; il vous riait si bien[2] du haut de sa mule, et quand vous passiez près de lui, — fussiez-vous un pauvre petit tireur de garance[3] ou le grand viguier[4] de la ville, — il vous donnait sa bénédiction si poliment ! Un vrai pape d'Yvetot,[5] mais d'un Yvetot de Provence, avec quelque chose de fin[6] dans le rire et un brin de marjolaine à sa barrette. La seule passion qu'on lui ait jamais connue, à ce bon père, c'était sa vigne, — une petite vigne qu'il avait plantée lui-même, a trois lieues d'Avignon, dans les myrtes de Châteauneuf.

Tous les dimanches, en sortant de vêpres, le digne homme allait lui faire sa cour ; et quand il était là-haut, assis au bon soleil, sa mule près de lui, ses cardinaux tout autour, étendus aux pieds des souches, alors il faisait déboucher un flacon de vin du cru,[7] — ce beau vin couleur de rubis qui s'est appelé depuis le Château-Neuf-des-Papes, — et il le dégustait par petits coups,[8] en regardant sa vigne d'un air attendri. Puis, le flacon vidé, le jour tombant, il rentrait joyeusement à la ville, suivi de tout son chapitre ; et, lorsqu'il passait sur le pont d'Avignon, au milieu des tambours et des farandoles, sa mule, mise en train[9] par la musique, prenait un petit amble sautillant, tandis que lui-même il marquait le pas de la danse avec sa barrette, ce qui scandalisait fort ses cardinaux, mais faisait dire à tout le peuple : "Ah ! le bon prince ! Ah ! le brave pape !"

Après sa vigne de Château-Neuf, ce que le pape aimait le plus au monde, c'était sa mule. Le bonhomme en raffolait, de cette bête-là. Tous les soirs, avant de se coucher, il allait voir si son écurie était bien fermée, si rien ne manquait dans sa mangeoire, et jamais il ne se serait levé de table sans faire

préparer sous ses yeux un grand bol de vin à la française, avec beaucoup de sucre et d'aromates, qu'il allait lui porter lui-même, malgré les observations de ses cardinaux. . . . Il faut dire aussi que la bête en valait la peine. C'était une belle mule noire mouchetée de rouge, le pied sûr, le poil luisant, la croupe large et pleine, — portant fièrement sa petite tête sèche toute harnachée de pompons, de nœuds, de grelots d'argent, de bouffettes ; de plus, douce comme un ange, l'œil naïf, et deux longues oreilles toujours en branle, qui lui donnaient l'air bon enfant.[1] . . . Tout Avignon la respectait, et, quand elle allait dans les rues, il n'y avait pas de bonnes manières qu'on ne lui fît[2] ; car chacun savait que c'était le plus sûr moyen d'être bien en cour, et qu'avec son air innocent, la mule du pape en avait mené plus d'un à la fortune, à preuve Tistet Védène et sa prodigieuse aventure.

Ce Tistet Védène était, dans le principe,[3] un effronté galopin, que son père, Guy Védène, le sculpteur[4] d'or, avait été obligé de chasser de chez lui, parce qu'il ne voulait rien faire et débauchait les apprentis. Pendant six mois on le vit traîner sa jaquette dans tous les ruisseaux[5] d'Avignon, mais principalement du côté de la maison papale ; car le drôle avait depuis longtemps son idée sur la mule du pape, et vous allez voir que c'était quelque chose de malin.[6] . . . Un jour que Sa Sainteté se promenait toute seule sous les remparts avec sa bête, voilà mon Tistet qui l'aborde, et lui dit en joignant les mains d'un air d'admiration : "Ah mon Dieu ! grand Saint-Père, quelle brave mule vous avez là ! . . . Laissez un peu que je la regarde. . . . Ah ! mon pape, la belle mule ! . . . L'empereur d'Allemagne n'en a pas une pareille." — Et il la caressait, et il lui parlait doucement comme à une demoiselle : "Venez ça, mon bijou, mon trésor, ma perle fine. . . ." Et le bon pape, tout ému, se

disait dans lui-même : "Quel bon petit garçonnet ! ... Comme il est gentil avec ma mule !" Et puis le lendemain savez-vous ce qu'il arriva? Tistet Védène troqua sa vieille jaquette jaune contre une belle aube de dentelles, un camail de soie violette, des souliers à boucles, et il entra dans la maîtrise[1] du pape, où jamais avant lui on n'avait reçu que des fils de nobles et des neveux de cardinaux. Voilà ce que c'est que l'intrigue ! . . . Mais Tistet ne s'en tint pas là.[2]

Une fois au service du pape, le drôle continua le jeu qui lui avait si bien réussi. Insolent avec tout le monde, il n'avait d'attentions ni de prévenances que pour la mule, et toujours on le rencontrait par les cours du palais avec une poignée d'avoine ou une bottelée de sainfoin, dont il secouait gentiment les grappes roses en regardant le balcon du Saint-Père, d'un air de dire : "Hein ! . . . pour qui ça? . . ." Tant et tant qu'à la fin le bon pape, qui se sentait devenir vieux, en arriva à lui laisser le soin de veiller sur l'écurie et de porter à la mule son bol de vin à la française ; ce qui ne faisait pas rire les cardinaux.

Ni la mule non plus, cela ne la faisait pas rire. . . . Maintenant, à l'heure de son vin, elle voyait toujours arriver chez elle cinq ou six petits clercs de maîtrise qui se fourraient vite dans la paille avec leurs camails et leurs dentelles ; puis au bout d'un moment une bonne odeur chaude de caramel et d'aromates emplissait l'écurie, et Tistet Védène apparaissait portant avec précaution le bol de vin à la française. Alors le martyre de la pauvre bête commençait.

Ce vin parfumé qu'elle aimait tant, qui lui tenait chaud, qui lui mettait des ailes, on avait la cruauté de le lui apporter, là, dans sa mangeoire, de le lui faire respirer ; puis, quand elle en avait les narines pleines, passe je t'ai vu ![3] La belle liqueur de flamme rose s'en allait toute dans le gosier de ces garnements.

. . . Et encore s'ils n'avaient fait que lui voler son vin ; mais c'étaient comme des diables, tous ces petits clercs, quand ils avaient bu ! . . . L'un lui tirait les oreilles, l'autre la queue ; Quiquet lui montait sur le dos, Béluguet lui essayait sa barrette, et pas un de ces galopins ne songeait que d'un coup de reins ou d'une ruade[1] la brave bête aurait pu les envoyer tous dans l'étoile polaire, et même plus loin. . . . Mais non ! On n'est pas pour rien la mule du pape, la mule des bénédictions et des indulgences. Les enfants avaient beau faire, elle ne se fâchait pas ; et ce n'est qu'à Tistet Védène qu'elle en voulait. Celui-là, par exemple, quand elle le sentait derrière elle, son sabot lui démangeait,[2] et vraiment il y avait bien de quoi. Ce vaurien de Tistet lui jouait de si vilains tours ! il avait de si cruelles inventions après boire ! . . .

Est-ce qu'un jour il ne s'avisa pas de la faire monter avec lui dans le clocheton de la maîtrise, là-haut, tout là-haut, à la pointe du palais. Et, ce que je vous dis là n'est pas un conte, deux cent mille Provençaux l'ont vu. Vous figurez-vous la terreur de cette malheureuse mule, lorsqu'après avoir tourné pendant une heure à l'aveuglette dans un escalier en colimaçon[3] et grimpé je ne sais combien de marches, elle se trouva tout à coup sur une plateforme éblouissante de lumière, et qu'à mille pieds au-dessous d'elle elle aperçut tout un Avignon fantastique, les baraques du marché pas plus grosses que des noisettes, les soldats du pape devant leur caserne comme des fourmis rouges, et là-bas, sur un fil d'argent, un petit pont microscopique où l'on dansait, où l'on dansait. . . . Ah pauvre bête ! quelle panique ! Du cri qu'elle en poussa, toutes les vitres du palais tremblèrent.

"Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'on lui fait?" s'écria le bon pape en se précipitant sur son balcon.

Tistet Védène était déjà dans la cour, faisant mine[1] de pleurer et de s'arracher les cheveux : " Ah ! grand Saint-Père, ce qu'il y a ! . . . Il y a que votre mule. . . . Mon Dieu ! qu'allons nous devenir ? . . . Il y a que votre mule est montée dans le clocheton. . . .

— Toute seule ?

— Oui, grand Saint-Père, toute seule. . . . Tenez ! regardez-la là haut. . . . Voyez-vous le bout de ses oreilles qui passe ? . . . On dirait deux hirondelles ! . . .

— Miséricorde ! fit le pauvre pape en levant les yeux. . . . Mais elle est donc devenue folle ! Mais elle va se tuer. . . . Veux-tu bien descendre, malheureuse ! . . ."

Pécaïré[2] ! elle n'aurait pas mieux demandé, elle, que de descendre ; mais par où ? L'escalier, il n'y fallait pas songer : ça se monte encore,[3] ces choses-là ; mais à la descente, il y aurait de quoi[4] se rompre cent fois les jambes. . . . Et la pauvre mule se désolait, et, tout en rôdant sur la plate-forme avec ses gros yeux pleins de vertige, elle pensait à Tistet Védène :

"Ah ! bandit, si j'en réchappe . . . quel coup de sabot demain matin ! "

Cette idée de coup de sabot lui redonnait un peu de cœur aux jambes ; sans cela elle n'aurait pas pu se tenir. . . . Enfin on parvint à la tirer de là-haut, mais ce fut toute une affaire. Il fallut la descendre avec un cric,[5] des cordes, une civière. Et vous pensez quelle humiliation pour la mule d'un pape de se voir pendue à cette hauteur, nageant des pattes dans le vide comme un hanneton au bout d'un fil ! Et tout Avignon qui la regardait !

La malheureuse bête n'en dormit pas de la nuit. Il lui semblait toujours qu'elle tournait sur cette maudite plate-forme,

avec les rires de la ville au-dessous. Puis elle pensait à cet infâme Tistet Védène et au joli coup de sabot ! De Pampelune on en verrait la fumée. . . . Or, pendant qu'on lui préparait cette belle réception à l'écurie, savez-vous ce que faisait Tistet Védène ? Il descendait le Rhône en chantant sur une galère papale, et s'en allait à la cour de Naples avec la troupe de jeunes nobles que la ville envoyait tous les ans près de la reine Jeanne, pour s'exercer à la diplomatie et aux belles manières. Tistet n'était pas noble ; mais le pape tenait à le récompenser des soins qu'il avait donnés à sa bête, et principalement de l'activité qu'il venait de déployer pendant la journée du sauvetage.

C'est la mule qui fut désappointée le lendemain ! "Ah le bandit ! il s'est douté de quelque chose ! . . . pensait-elle en secouant ses grelots avec fureur . . . ; mais c'est égal, va, mauvais[1] ! tu le retrouveras au retour, ton coup de sabot, . . . je te le garde." Et elle le lui garda.

Après le départ de Tistet, la mule du pape retrouva son train de vie tranquille et ses allures[2] d'autrefois. Plus de[3] Quiquet, plus de Béluguet à l'écurie. Les beaux jours du vin à la française étaient revenus, et avec eux la bonne humeur, les longues siestes, et le petit pas de gavotte quand elle passait sur le pont d'Avignon. Pourtant, depuis son aventure, on lui marquait toujours un peu de froideur dans la ville. Il y avait des chuchotements sur sa route ; les vieilles gens hochaient la tête, les enfants riaient en se montrant le clocheton. Le bon pape lui-même n'avait plus autant de confiance en son amie, et, lorsqu'il se laissait aller à faire un petit somme sur son dos, le dimanche, en revenant de la vigne, il gardait toujours cette arrière-pensée : "Si j'allais me réveiller là-haut, sur la plate-forme !" La mule voyait cela, et elle en souffrait, sans rien dire ; seulement, quand on prononçait le nom de Tistet Védène devant elle, ses longues

oreilles frémissaient, et elle aiguisait avec un petit rire le fer de ses sabots sur le pavé. . . .

Sept ans se passèrent ainsi : puis, au bout de ces années, Tistet Védène revint de la cour de Naples. Son temps n'était pas encore fini là-bas ; mais il avait appris que le premier moutardier du pape[1] venait de mourir subitement en Avignon, et, comme la place lui semblait bonne, il était arrivé en grande hâte pour se mettre sur les rangs.

Quand cet intrigant de Védène entra dans la salle du palais, le saint-père eut peine à le reconnaître, tant il avait grandi et pris du corps. Il faut dire aussi que le bon pape s'était fait vieux de son côté, et qu'il n'y voyait pas bien sans besicles.

Tistet ne s'intimida pas :

" Comment ! grand Saint-Père, vous ne me reconnaissez plus ? . . . C'est moi, Tistet Védène ! . . .

— Védène ? . . .

— Mais oui, vous savez bien . . . celui qui portait le vin français à votre mule.

— Ah ! oui . . . oui . . . je me rappelle . . . Un bon petit garçonnet, ce Tistet Védène . . . Et maintenant qu'est-ce qu'il veut de nous ?

— Oh ! peu de chose, grand Saint-Père. . . . Je venais vous demander. . . . A propos, est-ce que vous l'avez toujours, votre mule ? Et elle va bien ? . . . Ah ! tant mieux ! . . . Je venais vous demander la place du premier moutardier qui vient de mourir.

— Premier moutardier, toi ! . . . Mais tu es trop jeune. Quel âge as-tu donc ?

— Vingt ans deux mois, illustre pontife, juste cinq ans de plus que votre mule. . . . Ah ! la brave bête ! . . . Si vous saviez comme je l'aimais, cette mule-là . . . comme je me suis

langui d'elle[1] en Italie ! . . . Est-ce que vous ne me la laisserez pas voir? . . .

— Si[2] mon enfant, tu la verras, fit le bon pape tout ému. . . . Et puisque tu l'aimes tant, cette brave bête, je ne veux plus que tu vives loin d'elle. Dès ce jour je t'attache à ma personne en qualité de premier moutardier. . . . Mes cardinaux crieront, mais tant pis ! j'y suis habitué. . . . Viens nous trouver demain, à la sortie de vêpres, nous te remettrons les insignes de ton grade en présence de notre chapitre, et puis . . . je te mènerai voir la mule, et tu viendras à la vigne avec nous deux . . . hé ! hé ! Allons ! va.[3] . . ."

Si Tistet Védène était content en sortant de la grande salle, avec quelle impatience il attendit la cérémonie du lendemain, je n'ai pas besoin de vous le dire. Pourtant il y avait dans le palais quelqu'un de plus heureux encore et de plus impatient que lui : c'était la mule. Depuis le retour de Védène jusqu'aux vêpres du jour suivant, la terrible bête ne cessa de se bourrer d'avoine et de tirer au mur[4] avec ses sabots de derrière. Elle aussi se préparait pour la cérémonie. . . .

Et donc, le lendemain, lorsque vêpres furent dites, Tistet Védène fit son entrée dans la cour du palais papal. Tout le haut clergé était là, les cardinaux en robes rouges, l'avocat du diable[5] en velours noir, les abbés du couvent avec leurs petites mitres, les marguilliers de Saint-Agricol, les camails violets de la maîtrise, le bas clergé aussi, les soldats du pape en grand uniforme, les trois confréries de pénitents, les ermites du mont Ventoux[6] avec leurs mines farouches et le petit clerc qui va derrière en portant la clochette, les frères flagellants,[7] nus jusqu'à la ceinture, les sacristains fleuris[8] en robes de juges, tous, tous, jusqu'aux donneurs d'eau bénite, et celui qui allume, et celui qui éteint : il n'y en avait pas un qui manquât. . . . Ah !

c'était une belle ordination ! Des cloches, des pétards, du soleil, de la musique, et toujours ces enragés tambourins qui menaient la danse, là-bas, sur le pont d'Avignon.

Quand Védène parut au milieu de l'assemblée, sa prestance et sa belle mine y firent courir un murmure d'admiration. C'était un magnifique Provençal, mais des blonds, avec de grands cheveux frisés au bout et une petite barbe follette[1] qui semblait prise aux copeaux de fin métal tombés du burin de son père, le sculpteur d'or. Ce jour-là, pour faire honneur à sa nation, il avait remplacé ses vêtements napolitains par une jaquette bordée de rose[2] à la Provençale, et sur son chaperon tremblait une grande plume d'ibis de Camargue.[3]

Sitôt entré, le premier moutardier salua d'un air galant, et se dirigea vers le haut perron, où le pape l'attendait pour lui remettre les insignes de son grade : la cuiller de buis jaune et l'habit de safran. La mule était au bas de l'escalier, toute harnachée et prête à partir pour la vigne. . . . Quand il passa près d'elle, Tistet Védène eut un bon sourire et s'arrêta pour lui donner deux ou trois petites tapes amicales sur le dos en regardant du coin de l'œil si le pape le voyait. La position était bonne. La mule prit son élan.[4] " Tiens ! attrape, bandit ! Voilà sept ans que je te le garde ! " Et elle vous lui détacha un coup de sabot[5] si terrible, si terrible, que de Pampelune même on en vit la fumée, un tourbillon de fumée blonde où voltigeait une plume d'ibis, tout ce qui restait de l'infortuné Tistet Védène.

Les coups de pied de mules ne sont pas aussi foudroyants d'ordinaire ; mais celle-ci était une mule papale ; et puis, pensez donc ! elle le lui gardait depuis sept ans. Il n'y a pas de plus bel exemple de rancune ecclésiastique.

NOTES.

NOTES.

LE SIÈGE DE BERLIN.

PAGE 1. — **1. obus** (*s* like *z*).

2. Paris assiégé. The siege of Paris by the Prussians began September 19, 1870, and lasted until January 26, 1871.

3. rond-point de l'Etoile. A *rond-point* is a circular space to which several avenues converge. On this particular *rond-point* stands the *Arc de Triomphe de l'Etoile*, erected by Napoleon I. to commemorate his many victories. So called *rond-point de l'Etoile* because the many avenues that spread around the Arch form like so many rays of a star.

4. ce terrible mois d'août, because of the successive defeats of the French during that month. Note that names of months and days of the week do not require a capital in French.

5. apoplexie foudroyante is a stroke of apoplexy which by its suddenness and violence soon brings on death. *Foudroyer;* lit. *to strike with lightning.*

6. premier Empire, the reign of Napoleon I., 1804–1814.

7. entêté, *infatuated, extravagantly fond of;* lit. *headstrong, obstinate.* It is applied here to one whose mind is prejudiced in favor of, and heart full of love for a certain thing.

8. assister à, *to witness, to be present at. Assister,* without the preposition, has the English sense of "to assist, to aid."

9. Wissembourg, the scene of the first important battle of the Franco-Prussian war, won by the Prussians on August 4, 1870.

10. Napoléon took direct command of the French troops on July 28, 1870.

11. l'ancien cuirassier, *the ex-cuirassier. Ancien* is applied to one who no longer follows a certain profession or carries on a certain trade. The *cuirassiers* are a body of heavy cavalry-men, so named from the cuirass or breast-plate worn by them.

12. la face sanglante, *his face suffused with blood.* Notice the use of the article — usually before parts of the body — instead of the possessive

adjective, as in English. This can always be done when there is no possible ambiguity.

13. il devait être, *he must have been. Devoir* before a verb in the infin. may be considered as an auxiliary, and according to the sense, may express, as in this case, a strong probability, or, at other times, the necessity, intention, propriety, obligation, of accomplishing a certain action.

14. toison, "*shock*," "*thick head of hair;* lit. "*fleece.*"

PAGE 2. — **1. Mac-Mahon** had command of the first army *corps* in the Franco-Prussian war. After the defeat and capitulation of *Sedan* he was sent to Germany as prisoner of war. On his return he was placed at the head of the army formed at *Versailles* to repress the insurrection of the *Commune*, which he did most vigorously. Elected President of the French Republic for seven years on May 24, 1873, he resigned in 1879, and died at the ripe old age of eighty-five, in his *chateau*, in the department of the *Loire.*

2. au fond, *in my own mind.*

3. Nous avions affaire à une belle et bonne hémiplégie, et, à quatre-vingts ans, on n'en revient guère, *we had to deal with an out and out case of hemiplegia* (paralysis of one half of the body), *and, at eighty, one is hardly likely to recover.*

4. Reischoffen. The report that the French had won a great victory at Reischoffen had for its object some infamous speculation. The truth was that Mac-Mahon had suffered a crushing defeat at Froeschwiller on August 6, 1870. To cover his retreat across the *Sauer* he hurled against the enemy his heavy cavalry, who, in spite of their heroic charges, were mowed down by the Prussian needle-guns. The charging of the French cuirassiers at Reischoffen forms an episode of the battle of Froeschwiller or Woerth, as it goes by either name.

5. les limbes de sa paralysie, the clouded confines of his mind (owing to the paralytic stroke). It may be mentioned here that *être dans les limbes* is, figuratively, "to be in a state of dotage."

6. toujours est-il que, *at all events.* Not so idiomatic as it looks: *toujours* has sometimes the meaning of "nevertheless," "at least." The sentence is elliptical: *toujours est-il évident,* or *certain que.* The subject is usually placed after the verb when the sentence begins with some such expression as *toujours* (nevertheless), *peut-être, à peine,* etc.

PAGE 3. — **1. on s'en tira encore,** *we managed it nevertheless. Encore* is used here in a restrictive sense — "in spite of the difficulty of the task, we managed it."

2. piquant de petits drapeaux, *sticking little flags* — pins, the heads

of which are small flags of tin or lead, of different colors, used to indicate positions on a map.

3. Bazaine had chief command of the army of the Rhine in the Franco-Prussian war. On October 29, 1871, he surrendered Metz, with one hundred and seventy-two thousand men — including the garrison of the town, sixteen thousand strong, and thirty thousand sick and wounded — together with an immense war material. Tried for high-treason, he was condemned to military degradation and death; but his sentence was commuted to twenty years' confinement in the fortress Sainte-Marguerite, from which he made his escape less than a year after his imprisonment. He died in Madrid, September, 1888.

4. Frossard had command of the second *corps* in the army of the Rhine He was a much abused man after his defeat at Forbach on August 6, 1870; but the abuse should have fallen on Napoleon for selecting to command troops on a field of battle an able military engineer, to be sure, but a specialist Frossard was *gouverneur* or tutor to the imperial prince.

5. coups, *moves.*

PAGE 4. — **1. Ça marche! ça marche!** *everything is going on finely.*

2. à huit jours de Paris, elliptical for *à huit jours de marche de Paris.*

3. province, in France, the whole territory out of the capital; "the country" seems to be the only possible translation.

4. sitôt dehors, elliptical for *sitôt* or *aussitôt qu'il aurait* (or *eût*) *été dehors.*

5. investissement, *blockade.*

6. comment se serait-il douté de quelque chose, *how could he have suspected anything?*

7. le roi de Rome. The title given at his birth to the son of Napoleon I. and Marie-Louise of Austria; born in Paris in 1811, died in Austria in 1832. When Napoleon I. abdicated, the Allies agreed to entrust the young prince to his grandfather, the Emperor of Austria. and to give him the title of Duke of Reichstadt.

PAGE 5. — **1. un rocher de Sainte-Hélène sous globe,** either a piece of the rock itself, or a miniature representation of the island, under a glass case. The whole interest in the island of St. Helena centres, of course, in Napoleon, who, after a captivity of six years, died and was buried here. His remains were removed to France in 1840.

2. frisottée, *with frizzled hair.* — **en tenue de bal,** *in ball dress.* — **manches à gigots,** *leg-o'-mutton sleeves.*

3. taille montante, *short-waisted.* — **ceinture haute,** *belt worn high.* — **cette raideur engoncée qui était la grâce de 1806,** *that cramped stiffness which was the height of gracefulness in 1806.*

4. depuis Sedan, since the defeat and capitulation of Sedan. Here on September 1, 1870, Napoleon III. capitulated with eighty thousand men. This most disastrous and humiliating episode in French history cost the emperor his throne.

5. d'un air entendu, *with a knowing air.*

6. troubles, *obscure.*

7. ne leur fais pas l'invasion trop lourde, *don't make them feel too heavily the hand of the invader.*

PAGE 6. — **1. d'adorables prêchi-prêcha,** *delightful twaddle. Prêchi-prêcha* are long and tiresome repetitions.

2. indemnité, pronounced both as it is written and also *indamnité.* The latter pronunciation is considered more correct.

3. par exemple, an expression difficult to translate, used here as a strong confirmation of what has been said: "there was white bread only for him, you may be sure"; or, "I'll warrant you."

4. défendues, *forbidden* [because of the difficulty in procuring these things during the siege].

5. retraite de Russie. In this famous retreat, of the 400,000 men who marched with Napoleon into Russia, a mere handful only returned, more men having been killed by the terrible cold than by the enemy. A most vivid and striking description of this retreat is to be found in V. Hugo's poem, *L'Expiation,* which forms part of *Les Châtiments.*

PAGE 7. — **1. Je crois bien qu'elle le comprenait!** *I should think she did understand it! Bien* is often used in French to give more energy to an expression; often also redundantly.

2. bordées, *volleys.* A *bordée* is really a "broadside" and a *volée* a "volley." **La porte Maillot,** one of the entrances to the *Bois de Boulogne,* situated in the *Avenue de Neuilly.* It derives its name from a mall-ground (*mail*) that once stood there.

3. Invalides. The *Hôtel des Invalides* was built, or at least begun, by Louis XIV. in 1670, to provide a home for those soldiers who had devoted their lives to the service of their country. It contains the tomb of Napoleon I.

4. Buzenval closes the series of battles in the Franco-Prussian war. General Trochu, with all the available troops he could collect, half of which were militia-men (*gardes nationaux*), attempted a *sortie* from Paris, on Jan-

uary 19, 1871, and was defeated at Buzenval. The battle bears also the name of *Mont-Valérien.*

5. gardes nationaux, *militia-men.* The *garde nationale* is only a new denomination for a long-established institution, that of the old militia — *milice bourgeoise,* that dates back to the Middle Ages. At the outbreak of the Revolution they went under the name of *garde bourgeoise,* and it was La Fayette, their commander-in-chief, who gave them the name of *garde nationale.* Since then they have been disbanded and re-established several times, and finally done away with after the insurrection of the *Commune* in 1871.

6. mauvaise tenue ! *wretched appearance, unsoldierly bearing.*

7. il n'en fut pas autre chose, *and that was all, nothing came of it.*

8. Lutzen, a town in Prussia, province of Saxony, the scene of one of the bloodiest battles of modern times, won by Napoleon over the Prussians and Russians, May 1, 1813.

9. aigles, *standards.* The eagle was adopted by Napoleon I. as a military emblem, and placed on the imperial standards. In this sense *aigles* is feminine.

PAGE 8. — **1. Aussi se garda-t-il bien de parler à personne,** *he therefore took good care to speak to no one.*

2. à l'heure même où, *at the very hour that. Même* before the noun is "same"; after it, "very." *Où* is here indefinite pronoun, standing for *à laquelle.*

3. Tuileries. This name applies now solely to the *Jardin des Tuileries,* as the palace was burned by the *Commune* on May 24, 1871; derives its name from a tile-kiln that stood on its site somewhere about the XVIth century.

4. Milhaud, a famous cavalry officer of the First Empire, who won great renown for his brilliant and terrible charges in the Napoleonic wars.

5. sursaut de vie, *new hold on life, renewed vitality.* **harnaché,** *rigged out* — familiarly and somewhat ironically; lit. *harnessed.* It should also be explained that *harnais,* from which *harnacher* is derived, means "armor," and that part of the armament of a "cuirassier" consists of a steel breast-plate and brass helmet.

6. drapeaux . . . blancs avec des croix rouges, the flags carried by the Society of Ambulances.

7. les aiguilles des casques, *the spikes of the helmets* worn by the Prussian soldiers.

8. les petits tambours d'Iéna, the same drums that he had seen the Prussians carry at Iéna. The battle of Iéna was won by Napoleon on October 14, 1806.

9. rhythmée par le pas lourd des sections, par le heurt des sabres, *with rhythmic tread and clanging of swords.* A *section* is half a platoon, or half a company of infantry.

10. uhlans, light cavalry-men in the Prussian army, used mainly as scouts.

11. tomber raide, elliptical for *tomber raide mort,* to fall down dead suddenly.

LA DERNIERE CLASSE.

PAGE 9. — **1. grand'peur.** The masculine adjective coupled with a feminine noun in such expressions as *grand'peur, grand'mère, grand'route,* and several others, is a survival of the primitive feminine form of the adjective *grand* which, following the Latin (*grandis*), had but one form for both masculine and feminine. When, later on, the distinguishing mark of the feminine — the letter *e* — was applied to all adjectives, grammarians, overlooking the historical reason for the absence of the *e* in such expressions as *grand peur, grand mère,* etc., placed wrongly an apostrophe to supply this *e.*

2. faisaient l'exercice, *were drilling.*

3. grillage aux affiches, *bulletin-board.* A board upon which news, telegrams, etc., are posted, covered by a glass or, as in this case, a wire door.

4. commandature, evidently intended for *commandanture,* a German term meaning the office of commander of the garrison in a fortified town, one of whose duties is to see that order is preserved. It corresponds to *la place* in French.

PAGE 10. — **1. il se faisait,** *there was.*

2. train, *din, row.*

3. il fallut ouvrir, *I must open.* With *il faut, fallait, fallut,* etc., followed by a verb in the infinitive it is only by what precedes that the subject can be determined.

4. distribution de prix, a ceremony held once a year, usually in August, in all the schools in France. Books, showily bound, are given as prizes to the best pupils, in the presence of their parents and relations, and of the civil, military, and religious authorities.

PAGE 11. — **1. Alsace . . . Lorraine.** These two provinces, ceded to Germany at the termination of the Franco-Prussian war in 1871, now form a State of that empire known as *Reichsland,* bounded on the east by the Rhine, on the north by Rhenish Bavaria, and on the west and south by the new French frontier going from Luxembourg to Switzerland.

2. misérables, *wretches, villains.*

3. comme je m'en voulais, *how angry, how put out I was with myself.* In the expression *en vouloir à, en* stands for some such word as *mal*, "harm" — *to wish harm to one.*

4. Saar in German, *Sarre* in French; a tributary of the Moselle.

5. tout à l'heure encore, *only a moment ago. Tout à l'heure* may indicate a time past or future. *Encore*, in a restrictive sense.

6. j'en étais là de mes réflexions, *such was the trend of my thoughts.*

PAGE 12. — **1. Cette fameuse règle des participes**, a rule in French grammar, the chief difficulty of which consists in making the past participle, followed by a verb in the infinitive, agree or not with its preceding object.

2. tous. Pronounce *touss* whenever it is pronoun and *tou* when it is adjective: *tous les hommes sont mortels* (*tou*, adjective); *les hommes sont tous mortels* (*touss*, pronoun).

3. tenir à, *to care for, to be anxious that.*

4. est-ce que je me gênais pour vous donner congé, *did I hesitate to give you a holiday* — to dismiss the school.

5. Mistral, a Provençal poet, born 1830, who, together with Aubanel and Roumanille, is one of the strongest supporters of that movement known as *félibrige*, the object of which is to encourage the study and maintenance of the Provençal tongue.

PAGE 13. — **1. comme** for *combien, how well.*

2. lui non plus, *he (for his part). Non plus* is used in French to join two negative propositions.

3. en belle ronde, *in a beautiful round hand.*

4. bâtons, inclined strokes made by beginners learning to write.

5. fixant, *taking a long look at.*

PAGE 14. — **1. faire la classe**, *go on with the recitation.*

2. Angelus rung in the morning, at noon, and in the evening to announce the time of reciting the prayer that goes by that name, and that begins with the words *Angelus Domini nuntiavit Mariæ*, etc.

LA MULE DU PAPE.

PAGE 15. — **1. La mule du Pape** would be understood, by a Frenchman, to mean "the Pope's slipper," *mule* having the double meaning of "mule" and "slipper," and in this latter acceptation used now only in the expressions

la mule du pape, or *baiser la mule du pape* (upon which a cross is worked). But the *mule* of Daudet's delightful story is a "mule."

2. passementent, *adorn;* lit. *to trim with lace.*

3. montée, *furnished.*

PAGE 16. — **1. couleur du temps,** *blue* (somewhat poetically).

2. fils de la Vierge pour sinets, *gossamers for book-markers. Fils* (pronounce *fil*, plur. of *fil*, thread) *de la Vierge* are those very thin, snowy white cobwebs, seen floating in the air during summer. *Sinets*, also written *signets* (*g* not sounded). This whole passage is a pretty conceit of the author to the effect that he passed a week in the open country — *la bibliothèque des Cigales* — waited on by small pages with cymbals, *i.e.* the locusts or harvest-flies that "stab the noon-silence with their sharp alarm," as Whittier has it.

3. Avignon du temps des Papes. In 1305 King Philippe le Bel succeeded in getting the Archbishop of Bordeaux elected Pope, under the name of Clement V. The latter chose Avignon for his residence, and his successors, all of them French, continued for seventy years to reside in that city. The pomp and splendor of the pontifical court during that period have never been surpassed at any epoch.

4. tapissées de hautes lices, *hung with high-warp tapestries.* Tapestries made on the loom are either *de haute lice*, or *de basse lice.* In the *haute lice*, or high-warp tapestry, the artist looks at the picture placed by the side of him; but in the *basse lice* the picture is under the loom, and the artist unrolls it as he needs it. [Littré-Volt. Dic. Phil. Tapisserie.] *Lice* spelt also *lisse.*

5. les crécelles des frères quêteurs, *the rattles of the mendicant friars.* In the mendicant orders, the *frère quêteur* is the one who begs for his convent.

6. les maisons qui se pressaient en bourdonnant . . . le tictac des métiers, etc., *above the noises — confused and deadened — that issued from the houses, you could hear the clack of the frames*, etc.

7. Sur le pont d'Avignon, l'on y dansait, l'on y dansait. These words, with very slight variation, belong to the well-known child's song, *Le Pont d'Avignon*, which is really a game. Children form a ring, and sing while going round and round:

Sur le pont d'Avignon
On y danse, on y danse,
Sur le pont d'Avignon
On y danse tout en rond.
Les beaux messieurs saluent comm' çà
Et puis encor comm' çà.

In singing the two last lines the children make the gestures of bowing. Needless to say that all trades and professions may be taken up in turn, and the game is endless. According to the legend, in 1177, one Bénézet, whom the Church has canonized on account of the many miracles he performed, was the beginner of this bridge across the Rhône, as he carried the first stone, that thirty men could not lift, to the spot where the foundations now are.

8. Comtat, for *comté*, used only in speaking of the *Comtat d'Avignon* and the *Comtat Venaissin*, two counties in Provence, formerly belonging to the popes, now forming the *département de la Vaucluse*.

PAGE 17. — **1. en Avignon,** in the county of Avignon; "in Avignon," the city, would be *à Avignon*.

2. il vous riait si bien, *he smiled so pleasantly at you.*

3. tireur de garance, one who earns a living by pulling up the roots of the madder, used in dyeing a bright red color.

4. viguier, formerly a magistrate in the South of France, entrusted with high jurisdiction.

5. un vrai pape d'Yvetot, allusion to *le roi d'Yvetot*, popularized by Béranger's well-known song:

Il était un roi d'Yvetot,
Peu connu dans l'histoire:
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire . . . .
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Yvetot is a town in Normandy, not far from *Rouen*.

6. quelque chose de fin, *something refined and subtle.* Note that *de* is always used after *quelque chose* and *rien* before an adjective.

7. vin du cru, wine made in the very place it is consumed, home-grown. Note the different meanings of this word: *cru*, growth; *cru*, raw; *cru*, p.p. of *croire*, believed; *crû*, p.p. of *croître*, grown.

8. il le dégustait par petits coups, *he sipped it slowly.*

9. mise en train, *excited.*

PAGE 18. — **1. l'air bon enfant,** *good-natured appearance.*

2. il n'y avait pas de bonnes manières qu'on ne lui fît, *there was no end of attentions paid her.* Note use of subjunctive after negative clause.

3. dans le principe, *originally.*

4. sculpteur, "p" not sounded.

5. traîner sa jaquette dans tous les ruisseaux, lit. *drag his jacket in all the gutters* — idling about the streets.

6. malin, *clever.*

PAGE 19. — **1. maîtrise,** a school for the musical education of choir-boys in a cathedral.

2. ne s'en tint pas là, *did not stop there.*

3. passe je t'ai vu! *presto! wine disappears.* Sleight of hand tricks are called *tours de passe-passe.*

PAGE 20. — **1. d'un coup de reins ou d'une ruade,** *with a kick of her heels. Coup de reins* would be a kick given with one hoof, and *ruade* with both hoofs together.

2. son sabot lui démangeait et vraiment il y avait bien de quoi, she was aching to kick him, and, indeed, she had very good cause; lit. *her hoof was itching.*

3. escalier en colimaçon, *winding staircase* (like the shell of a snail).

PAGE 21. — **1. faisant mine,** *pretending.*

2. Pécaïré! an exclamation, usually of pity, used in *Provence.*

3. ça se monte encore, *one can manage to go up* (at a pinch). *Encore* used in a restrictive sense.

4. il y aurait de quoi, *it would be enough to.*

5. cric, pronounced "cri."

PAGE 22. — **1. c'est égal, va, mauvais!** *never mind, you villain! Va* is used adverbially, and corresponds somewhat to "you just wait!"

2. train de vie, allures, mean both about the same thing: *usual manner of life.*

3. plus de, elliptical for *il n'y avait plus de.*

PAGE 23. — **1. le premier moutardier du pape.** It is needless to say that this is an imaginary office — *the first mustard-bearer to the Pope.* For the purpose of his story Daudet has used, in its literal sense, this idiomatic expression which is applied to a mediocre man who thinks himself of great importance: *il se croit le premier moutardier du pape.*

PAGE 24. — **1. comme je me suis langui d'elle!** (familiarly) *how I pined for her!*

2. si, *certainly.*

3. allons! va . . . *come now, go along with you.*

4. tirer au mur, *strike, kick at the wall.*

5. l'avocat du diable, the name given in Rome to the doctor who pleads against the candidate for canonization and urges his exclusion — in a general way, one who defends an unworthy cause.

6. Mont Ventoux, a mountain in the *département de la Vaucluse*, so named on account of the strong winds that blow on its summit.

7. frères flagellants, a religious sect that arose in the South of France in the middle of the XIIIth century, and practised flagellation.

8. sacristains. ecclesiastics who have the keeping of the sacred vases and ornaments belonging to the Pope. *Fleuris*, blooming; may also refer to their florid complexion.

PAGE 25. — **1. barbe follette**, *downy beard.*

2. rose (the color), *pink.*

3. (la) Camargue, an island in the *Rhône.*

4. prit son élan, *took a spring.*

5. elle vous lui détacha, un coup de sabot, *she caught him a kick. Vous*, expletive.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

GERMAN GRAMMARS AND READERS.

Joynes-Meissner German Grammar. A *working* Grammar, elementary, yet complete. Half leather. $1.12.

Alternative Exercises. Can be used, for the sake of change, instead of those in the *Joynes-Meissner* itself. 54 pages. 15 cts.

Joynes's Shorter German Grammar. Part I of the above. Half leather. 80 cts.

Harris's German Lessons. Elementary Grammar and Exercises for a short course, or as introductory to advanced grammar. Cloth. 60 cts.

Sheldon's Short German Grammar. For those who want to begin reading as soon as possible, and have had training in some other languages. Cloth. 60 cts.

Babbitt's German at Sight. A syllabus of elementary grammar, with suggestions and practice work for reading at sight. Paper. 10 cts.

Faulhaber's One Year Course in German. A brief synopsis of elementary grammar, with exercises for translation. Cloth. 60 cts.

Meissner's German Conversation. Not a *phrase* book nor a *method* book, but a scheme of rational conversation. Cloth. 75 cts.

Harris's German Composition. Elementary, progressive, and varied selections, with full notes and vocabulary. Cloth. 50 cts.

Hatfield's Materials for German Composition. Based on *Immensee* and on *Höher als die Kirche*. Paper. 33 pages. Each 12 cts.

Stüven's Praktische Anfangsgründe. A conversational beginning book with vocabulary and grammatical appendix. Cloth. 203 pages. 70 cts.

Foster's Geschichten und Märchen. The easiest reading for young children. Cloth. 40 cts.

Guerber's Märchen und Erzählungen, I. With vocabulary and questions in German on the text. Cloth. 162 pages. 60 cts.

Guerber's Märchen und Erzählungen, II. With vocabulary. Follows the above or serves as independent reader. Cloth. 202 pages. 65 cts.

Joynes's German Reader. Progressive, both in text and notes, has a complete vocabulary, also English Exercises based on the text. Cloth. 90 cts.

Deutsch's Colloquial German Reader. Anecdotes, tables of phrases and idioms, and selections in prose and verse, with notes and vocabulary. Cloth. 90 cts.

Boisen's German Prose Reader. Easy and interesting selections of graded prose, with notes, and an Index which serves as a vocabulary. Cloth. 90 cts.

Huss's German Reader. Easy and slowly progressive selections in prose and verse. With especial attention to cognates. Cloth. 000 pages. 00 cts.

Spanhoofd's Lehrbuch der deutschen Sprache. Grammar, conversation and exercises, with vocabulary for beginners. Cloth. 000 pages. 00 cts.

Heath's German-English and English-German Dictionary. Fully adequate for the ordinary wants of the student. Cloth. Retail price, $1.50.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.

Heath's Modern Language Series.

Introduction prices are quoted unless otherwise stated.

ELEMENTARY GERMAN TEXTS.

Grimm's Märchen and **Schiller's Der Taucher** (van der Smissen). Notes and vocabulary. Märchen in Roman type; Taucher in German type. 65 cts.

Andersen's Märchen (Super). Easy German, free from antiquated and dialectical expressions. With notes and vocabulary. Cloth. 70 cts.

Andersen's Bilderbuch ohne Bilder. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 130 pages. 30 cts.

Leander's Träumereien. Fairy tales with notes and vocabulary by Professor van der Smissen, of the University of Toronto. Boards. 180 pages. 40 cts.

Volkmann's Kleine Geschichten. Four very easy tales, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 99 pages. 30 cts.

Storm's Immensee. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. 120 pages. Cloth, 50 cts.; boards, 30 cts.

Heyse's L'Arrabbiata. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt, Washington, D. C. Boards. 80 pages. 25 cts.

Von Hillern's Höher als die Kirche. With notes by S. W. Clary, and with a vocabulary. Boards. 106 pages. 25 cts.

Hauff's Der Zwerg Nase. With introduction by Professor Grandgent of Harvard University. No notes. Paper. 44 pages. 15 cts.

Hauff's Das kalte Herz. Notes and vocabulary by Professor van der Smissen, University of Toronto. Boards. 192 pages. (Roman type.) 40 cts.

Ali Baba and the Forty Thieves. With introduction by Professor Grandgent of Harvard University. No notes. Paper. 53 pages. 20 cts.

Schiller's Der Taucher. With notes and vocabulary by Professor Van der Smissen of the University of Toronto. Paper. 24 pages. 12 cts.

Schiller's Der Neffe als Onkel. Notes and vocabulary by Professor Beresford-Webb, Wellington College, England. Paper. 128 pages. 30 cts.

Baumbach's Waldnovellen. Six little stories, with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 161 pages. 35 cts.

Frommel's Eingeschneit. With notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Cloth. 122 pages. 30 cts.

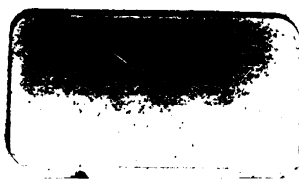
Spyri's Rosenresli. With notes and vocabulary for beginners, by Helene H. Boll, of the High School, New Haven, Conn. Boards. 62 pages. 25 cts.

Spyri's Moni der Geissbub. With vocabulary by H. A. Guerber. Boards. 76 pages. 25 cts.

Zschokke's Der zerbrochene Krug. With notes, vocabulary and English exercises by Professor E. S. Joynes. Boards. 88 pages. 25 cts.

Baumbach's Nicotiana *und andere Erzählungen.* Five stories with notes and vocabulary by Dr. Wilhelm Bernhardt. Boards. 115 pages. 30 cts.

Complete Catalogue of Modern Language Texts sent on request.



Heath's Modern Language Series

A very extensive and varied series of grammars, readers and texts. Additions are being constantly made. Send for complete special catalogue. The following are a very few of the titles:

GERMAN

Joynes-Meissner Grammar,
Sheldon's German Grammar,
Harris's German Lessons,
Hattie's German Composition,
Praktische Anfangsgründe,
Märchen und Erzählungen, I.
Märchen und Erzählungen, II.
Joynes's German Reader,
Böisen's German Prose Reader,
Deutsch's German Reader,
Grimm's Märchen,
Andersen's Märchen,
Storm's Immensee,
Novelletten Bibliothek,
Scheffel's Ekkehard,
Scheffel's Der Trompeter,
Schiller's Wilhelm Tell,
Schiller's Jungfrau von Orleans,
Schiller's Maria Stuart,
Lessing's Minna von Barnhelm,
Lessing's Nathan der Weise,
Lessing's Emilia Galotti,
Goethe's Hermann und Dorothea,
Goethe's Iphigenie,
Goethe's Faust,
Goethe's Tasso.

FRENCH

Edgren's French Grammar,
Grandgent's French Grammar,
Grandgent's French Composition,
Livre de Lecture et de Conversation,
Super's French Reader,
Joynes's Contes de Fées,
Le Conscrit de 1813,
Mérimée's Colomba,
Sandeau's Mlle de la Seiglière,
About's Roi des Montagnes,
Sarcey's Le Siège de Paris,
De Vigny's Cinq Mars,
French Lyrics (Bowen),
Halévy's L'Abbé Constantin,
Victor Hugo's Hernani,
Victor Hugo's Ruy Blas,
Duval's Littérature Française,
Racine's Athalie,
Corneille's Le Cid,
Molière's Le Bourgeois Gentilhomme,
Voltaire's Prose.

SCANDINAVIAN

Groth's Danish and Dano-Norwegian Grammar.

ITALIAN

Grandgent's Italian Grammar,
Grandgent's Italian Composition,
Bowen's Italian Reader,
L'Ora e l'Otello.

SPANISH

Edgren's Spanish Grammar,
Ybarra's Practical Method in Spanish,
Matzke's Spanish Reader,

D. C. HEATH & CO., PUBLISHERS

BOSTON NEW YORK CHICAGO LONDON